SUPPLEMENT A LA REVUE

"S O C I A L I S M E O U B A R B A R I E"

POUVOIR OUVRIER

Octobre 1959 - N° 11 Prix : 20 Fr

SOMMAIRE

Paysans nord-africains et ouvriers français.

Le voyage de "K" aux USA.

Les grèves aux Etats-Unis.

La parole aux patrons.

Le Groupe de Liaison pour l'Action des Travailleurs : La grève manquée de la SNCF

LA PAROLE AUX TRAVAILLEURS

Les relations humaines.

PAYSANS NORD-AFRICAINS ET OUVRIERS FRANCAIS

Il y a un an De Gaulle arrivait au pouvoir en promettant la paix en Algérie et depuis la guerre n'a fait que s'intenfier. On aurait pu croire que la population travailleuse, qui en supporte les conséquences, serait mécontente et s'opposerait à cette politique. Non, De Gaulle continue la guerre et tout le monde se tait. Mais s'il l'arrête, tout le monde criera au miracle et prétendra qu'il est un homme génial et pacifique.

En 1956, les travailleurs français ont remis une fois de plus leur sort entre les mains des politiciens. Ils ont voté en masse pour le programme de paix en Algérie, mais les députés, eux, ont voté la guerre. Malgré cela, à part les manifestations contre le départ des rappelés en 56, vite noyées, tout le monde se tait. En 1958, beaucoup d'ouvriers votent pour De Gaulle, espèrant la paix. Il continue la guerre et tout le monde se tait. On envoie des jeunes se battre. Ils se battent. On leur fait faire les choses les plus dégoûtantes de la guerre : tortures, massacres, chasse à l'homme. Ils le font, et pas mal d'entre eux, même, y trouvent une certaine gloire.

Voilà l'attitude d'une classe ouvrière civilisée, cultivée et ayant derrière elle un passé, une tradition révolutionnaire qui a fait l'admiration des travailleurs des autres pays.

Et maintenant voyons ce que font ces paysans algériens arriérés, illettrés, sans passé révolutionnaire, vivant dans la misère et l'ignorance. Ces paysans ne remettent pas leur sort entre les mains de monsieur De Gaulle comme les travailleurs français. Les paysans algériens prennent leur sort entre leurs mains. Ils prennent le maquis, se battent, se font traquer et certains meurent, tout cela parcequ'ils ont décidé de faire respecter leur propre volonté. Ce sont de telles actions qui dans l'histoire du mouvement ouvrier ont suscité l'admiration des travailleurs. La lutte des communards en 1871, celle des ouvriers et paysans espagnols en 1936, celle des ouvriers hongrois en 1956, ont servi chaque fois d'exemple aux autres travailleurs. La révolte des paysans algériens s'inscrit dans la même histoire.

Non seulement ces hommes ont pris les armes dans des conditions tragiques où ils sont les plus faibles, mais ils ont déjà imposé une partie de leurs aspirations.

Avant 1954, les libéraux qui osaient parler d'augmenter le nombre des écoles, de se pencher sur le sort des masses algériennes, étaient considérés comme des fous ou des gens dangereux. Aujourd'hui, le représentant patenté du grand capital ne passe pas une semaine sans promettre qu'il va hausser le niveau de vie des Algériens. S'il dit cela, c'est uniquement parce que les Algériens en armes l'obligent à le dire.

Parler d'autodétermination avant 1959, cela faisait tomber un gouvernement, chamboulier un ministère. Aujourd'hui les politiciens parlent d'autodétermination comme d'une chose naturelle. Ce n'est ni les travailleurs français, ni les politiciens libéraux qui ont imposé ce mot. Ce sont les paysans algériens en armes. Ce sont ces gens arriérés qui ont fait changer le langage d'une des plus vieilles bourgeoisies du monde. Ce sont ces simples fellagas qui mobilisent depuis cinq ans 500.000 soldats d'une des grandes puissances du globe. Rien que cela pourrait susciter l'admiration du prolétariat français. Mais il n'en est rien et ceux qui récoltent de la gloire aux yeux de certains ouvriers français ce sont plutôt les mercenaires, les paras et consorts qui se livrent à la chasse à l'homme, qui ne savent qu'obéir aux ordres de leurs chefs, qui font la guerre dans des conditions de sécurité. Quand des divisions entières se battent avec le matériel le plus moderne, avec canons, chars et avions, contre des poignées de paysans armés d'armes légères, il vient de suite à l'esprit que les soldats français qui se livrent à cet exercice de destruction n'ont aucun mérite si on les compare à ceux qui, tous les jours, doivent inventer des ruses, renouveler continuellement leurs méthodes de guerilla, pour combattre, subsister et protéger leur vie. Dans ce sens, ces paysans, aussi arriérés soient-ils, ont des qualités humaines infiniment supérieures à celles des soldats français. On a vu dans toute l'Europe, pendant l'occupation, de 39 à 45, les maquisards développer dans leur lutte un courage et des capacités d'initiative stupéfiants, alors que les SS, avec leurs méthodes de combat, n'arrivaient qu'à se dégrader et se réalisaient seulement dans les atrocités. Dans cette guerre, les uns ne sont que des soldats mercenaires qui font ce qu'on leur dit de faire, les autres risquent leur vie parcequ'ils le veulent bien, et s'ils le veulent, c'est parce qu'ils trouvent dans cette lutte un idéal et une raison de vivre. Les uns se battent pour avoir leur lopin de terre, Les autres, bien qu'ils ne savent pas le plus souvent pourquoi ils se battent, luttent en réalité pour que le lopin de terre reste la propriété des colons. Les uns se battent pour être respectés, et ne pas être à la merci de n'importe quel fonctionnaire européen, les autres se battent parce qu'ils exécutent les ordres de leurs supérieurs et qu'ils ne veulent pas prendre la responsabilité de ne pas les appliquer.

Que ce soit sur le plan militaire ou sur le plan de leur comportement dans la vie, ce sont ces paysans algériens qui sont les plus proches des traditions révolutionnaires de nos communards de 1871.

Quant aux prolétaires français, s'ils continuent longtemps à accepter la guerre et à la payer, à remettre leur sort entre les mains de leur général, ils ne feront que renforcer leurs propres exploiteurs.

LE VOYAGE DE "K" AUX USA

"Les esclaves du capitalisme ont l'air d'assez bien se porter, les esclaves du communisme ne sont pas mal non plus, alors pourquoi ne pas s'entendre?"

Voilà la seule phrase sérieuse - et combien significative - prononcée par "K" au cours de son voyage aux Etats-Unis.

Pour le reste ce voyage n'a été que pitreries, plaisanteries plus ou moins grosses et grimaces de toutes sortes.

Les efforts des journalistes - et en premier lieu des journalistes de "gauche" - pour prendre ce voyage au sérieux n'ont trompé personne, ni en Amérique, ni en Europe. Qui pourrait croire que s'il était vrai que le destin du monde était en train de se jouer, comme ils l'affirmaient, entre les deux grands, la scène se jouerait comme dans les comédies italiennes par des arquelinades.

En réalité les deux grandes puissances ne peuvent constater en commun qu'une seule chose : qu'elles sont toutes deux trop puissantes pour se faire la guerre. Et tout ce qu'elles peuvent faire de plus, après discussion, c'est d'officialiser ce constat. Au moins pour un temps. C'est bien peu, et le premier ouvrier venu connaissait cette vérité depuis longtemps.

Et puis, à une époque où le seul terrain de jeu possible de la lutte est la conquête de la lune, la polémique autour de Berlin apparaît comme bien fumeuse... et lunatique.

Quant au point de vue des ouvriers, il semble être excellemment traduit par cet extrait de lettre d'un ouvrier de Detroit, envoyée au journal ouvrier américain "Correspondance" :
".... Il se déroule en ce moment une telle guerre froide entre nous et nos patrons que nous n'avons pas de temps à perdre à nous occuper de Khrouchtchev. Nous essayons de nous débrouiller dans notre propre guerre froide. Il y a bien des gars qui sont persuadés que les russes veulent les réduire en esclavage, mais la plupart estiment que nous sommes de toute manière des esclaves, si bien qu'on se demande ce que nous pouvons avoir à perdre."

Ce n'est pas un hasard si cette opinion ouvrière est mot pour mot le contraire de celle de Khrouchtchev, que nous avons citée au début et qui avait été écoutée avec satisfaction par les gros industriels américains qui sont tout prêts à penser de même.

Avec ou sans voiture ou sans frigidaire, les esclaves sont des esclaves et la discipline des usines américaines n'a rien à envier à celle des usines russes. Dans l'une et l'autre la formule sacrée est "toujours plus de rendement". Il n'existe pas de nos jours de vérité plus profonde que cette vérité là. Les ouvriers de tous les pays doivent en prendre conscience.

-=-=-=-=-=-=-=-=-=-=-=-=-

LES GREVES AUX ETATS-UNIS

"Un million d'ouvriers touchés par les mouvements de grève". C'est sous ce titre que "Le Monde" du 4-5 octobre donne l'information suivante

"Tous les ports de la côte est des Etats-Unis, du Maine au Texas, sont paralysés par la grève des dockers. Deux cent soixante-dix navires, dont cent cinquante-sept pour New-York seulement, sont immobilisés à quai, et l'on estime que cette immobilisation coûtera au moins 20 millions de dollars chaque jour.
Les répercussions de cette grève sur le plan économique sont immenses. En effet les importations d'acier, accrues en raison de la grève des métallurgistes, sont complètement arrêtées, ainsi que les exportations de céréales, qui s'élevaient à plus de

10 millions de boisseaux par semaine. La vie économique de la plupart des grands ports va se trouver paralysée, car de nombreuses compagnies envisagent de dérouter leurs navires.
D'autre part, les dockers canadiens ont annoncé qu'ils refuseraient de décharger les navires déroutés sur les ports canadiens par suite de la grève des dockers américains.
Enfin les négociations entre le patronat et les syndicats de la sidérurgie n'ont toujours abouti à aucun résultat. On estime qu'au total un million d'ouvriers sont touchés par les arrêts du travail. Aux 500 000 métallos en grève, il convient en effet d'ajouter 200 000 ouvriers qui ont dû être licenciés dans des industries connexes. En outre 30 000 ouvriers des mines et usines de cuivre, de plomb et de zinc sont en grève depuis plusieurs semaines; 15 000 ouvriers des chantiers navals de San-Francisco ont cessé le travail depuis un mois; 17 000 employés d'une usine de conserves sont en grève depuis le 2 septembre; à Detroit, 70 000 ouvriers de l'automobile n'ont plus de travail par suite de la grève d'un atelier. La grève des dockers condamne enfin quantité d'entreprises à réduire leur activité."

Bien sûr, ce n'est pas pour cela que le capitalisme américain va s'écrouler. Mais cette situation, après bien d'autres mouvements, montre clairement qu'aux Etats-Unis, le soi-disant "pays de cocagne", l'opposition des intérêts ouvriers et des intérêts patronaux est aussi irréductible que dans la "pauvre" Europe. Et elle s'y manifeste aussi sous forme d'épreuve de force, de grève. Ce n'est pas de gaîté de coeur que les capitalistes américains voient les "répercussions immenses" d'un tel mouvement sur leur économie.

Des économistes, des réformistes, des rénégats et des crétins de toute sorte vont répétant que la lutte des classes disparaît sous le capitalisme moderne, que les ouvriers sont fiers des voitures qu'ils fabriquent et qu'il leur suffit d'avoir un frigidaire à la maison pour ne plus se sentir exploités, d'avoir une cantine à l'usine pour être "intégrés" à l'entreprise. Et de citer les Etats-Unis comme exemple. Que ce soit par des grands mouvements comme aujourd'hui ou par la lutte quotidienne et anonyme à l'usine, les ouvriers américains témoignent de l'acuité des antagonismes de classes dans la forteresse du capitalisme mondial.

-=-=-=-=-=-=-=-=-=-

LA PAROLE AUX PATRONS

Voici des extraits d'une enquête du Centre Chrétien des Patrons et Dirigeants d'entreprises français au sujet des délégués du personnel et des comités d'entreprises ("Le Quotidien Juridique" n°96 du 5-9-59).

"..Certaines entreprises ont perdu délégués et comités après les avoir entretenus pendant des années, parce que des incidents de grèves ou des indiscrétions concernant les travaux du comité ont eu pour effet de désaffecter le monde du travail des uns et des autres.

Il arrive qu'une entreprise importante n'ait ni délégués ni comité parce que la direction et les travailleurs s'accordent à n'y trouver aucun avantage et aucun intérêt.

Une autre usine, dont l'effectif est de 1 500 personnes, est dans l'incapacité de réunir les uns et les autres, parce que le personnel ne s'y intéresse pas au point de s'abstenir de tout vote.

Le plus grand nombre de réponses constatent les heureux résultats obtenus avec les délégués et les comités.

Les premiers amortissent les conflits; ils permettent aux directions de se mieux rendre compte des difficultés de la condition ouvrière, de mieux comprendre les aspirations des travailleurs et la nécessité d'améliorer l'organisation du travail.

Les comités d'entreprise dont les membres sont parfois en même temps délégués du personnel remplissent le même rôle bienfaisant. Ils s'occupent des oeuvres sociales courantes, mettent sur pied avec les directions des initiatives sociales nouvelles, caisses de retraite complémentaires, organisation de vacances, etc. Aucune réponse ne comporte de critique contre la gestion des oeuvres par les comités.

Dans la reconnaissance positive des services rendus, perce la satisfaction de la direction pour l'opportunité de ces institutions légales. Certaines déclarent même que les services rendus par les uns et les autres sont considérables..."

Cet hommage rendu aux comités d'entreprises et aux délégués du personnel par les patrons chrétiens ne nous étonne pas. Nous pensons avec ces patrons que ces organismes ont pour fonction "d'amortir les conflits" et d'être des régulateurs du système d'exploitation. Mais si les patrons s'en réjouissent les travailleurs et les militants révolutionnaires n'ont par contre pas à se glorifier de telles institutions. Ils devront au contraire essayer de créer des organismes dont l'objectif ne soit pas d'amortir les conflits mais de défendre les intérêts des ouvriers.

LE GROUPE DE LIAISON POUR L'ACTION DES TRAVAILLEURS

Depuis le n° 8 de "Pouvoir Ouvrier", le GLAT, formé par des militants qui se situent sur des positions très proches des nôtres, partidipe à la rédaction et à la diffusion de ce Bulletin et expose sous sa seule responsabilité son point de vue, dans la rubrique ci-dessous.

LA GREVE MANQUEE DE LA SNCF

Le 16 juin dernier était prévue une "grève d'avertissement" des cheminots, décidée à l'unanimité par les directions syndicales. On sait comment les choses se sont terminées : après avoir crié sur tous les toits qu'on allait voir ce qu'on allait voir, les directions syndicales, toujours unanimes, ont décommandé la grève à la dernière minute.

Aujourd'hui, tout le monde peut voir les résultats de cette politique. La prochaine fois que l'on voudra obtenir quelque chose, il faudra se demander sérieusement si vraiment le meilleur moyen de se défendre est d'attendre que les dirigeants syndicaux fassent un miracle. Pour nous, nous n'avons pas attendu ce dégonflage pour juger les dirigeants syndicaux à leur juste valeur, et pour proposer d'autres méthodes d'action.

Nous reproduisons ici le texte d'un tract, intitulé "Pour une vraie solidarité ouvrière" que nous avons distribué le 16 juin au matin dans quelques entreprises de la région parisienne :

"L'exploitation capitaliste se fait de plus en plus intensive. Aujourd'hui, le patron ne se contente plus de son bénéfice habituel; il lui faut de plus en plus d'argent pour acheter de nouvelles machines, construire de nouveaux bâtiments, et, bien sûr, remplacer le manteau de vison de Madame démodé de l'an dernier.

Cette exploitation n'existe pas seulement dans les usines privées, elle est la même pour les travailleurs qui ont directement affaire à l'Etat-patron. A la SNCF il y a de moins en moins de cheminots, et de plus en plus de trafic. Mais les salaires, eux, ne montent pas, malgré la hausse des prix. Alors, avec juste raison, les cheminots demandent que le gouvernement se décide à donner l'augmentation qu'il leur avait promise en 1957 !

Mais le grand capital, par la voix de son grand Charles et de son petit Debré, leur fait répondre qu'il n'y a plus de promesses qui tiennent et qu'aujourd'hui on n'a plus qu'un droit :
celui de fermer sa gueule.

Que faire devant cette situation ? La grève, seul moyen de défense des travailleurs. Elle était décidée pour ce matin. Mais dès la semaine dernière, la bourgeoisie avait fait afficher dans les gares et les ateliers de la SNCF l'ordre de réquisition des cheminots. Autrement dit, quand des travailleurs veulent se servir du seul moyen que leur donne la légalité bourgeoise, la bourgeoisie met la légalité dans sa poche. Nous le savions depuis toujours, mais voilà une preuve de plus : face à la bourgeoisie et à son Etat, il n'y a que la force qui compte et la légalité ne sert à rien.

Aujourd'hui, si les cheminots veulent défendre leurs droits, ils n'ont qu'un seul moyen : faire la grève sans tenir compte des interdictions légales. Mais pour réussir une telle grève, face à l'Etat capitaliste, ils ont besoin du soutien des autres travailleurs.

Tous les travailleurs ont intérêt à ce soutien : car admettre aujourd'hui la réquisition des cheminots, c'est admettre demain l'interdiction de la grève pour tous les autres travailleurs.

Mais comment soutenir les cheminots ? Pas par des pétitions, pas par des saluts fraternels dont tout le monde se fout.

Nous pensons que le seul soutien sérieux et efficace, c'est l'action directe : la grève en même temps que les travailleurs de la SNCF, seul moyen de faire reculer la répression capitaliste. Et pour montrer aux cheminots qu'ils ne sont pas seuls, il existe aussi des moyens simples et efficaces : les manifestations devant les gares et les ateliers de la SNCF, les délégations qui n'iront pas implorer la bienveillance des capitalistes, mais prendre contact avec les cheminots à la base, et enfin les comités de liaison et de coordination pour organiser la lutte dans chaque localité, de façon vraiment efficace.

VOILA CE QUE SIGNIFIE POUR NOUS UNE VRAIE SOLIDARITE OUVRIERE".

Des abonnés de "Pouvoir Ouvrier"

à NIMES, BELFORT, CAEN, DENAIN, GRENOBLE, LE MANS, MONTPELLIER, AMIENS & LYON

demandent à entrer en contact avec les lecteurs de leur région.

Ecrire à "Socialisme ou Barbarie", 42 rue René Boulanger, PARIS X°,

qui transmettra.

Camarade,

Tu reçois régulièrement tous les mois un numéro de "Pouvoir Ouvrier" que nous t'avons envoyé gratuitement afin de te faire connaître notre effort.

Un abonnement ne coûte que 200 francs par an, et c'est souvent par négligence que tu ne l'acquittes pas.

Il ne faut pas seulement que tu saches que ces 200 francs nous sont indispensables. Il faut que tu saches aussi que "Pouvoir Ouvrier" étend chaque mois son champ d'action et reçoit de plus en plus de lettres de travailleurs. Cela nous oblige à envisager dès maintenant la possibilité de devenir un journal mensuel imprimé. Mais cela ne pourra se faire ni tout de suite, ni facilement.

Il est cependant sûr que cela ne se fera pas si nous n'obtenons ton appui dès aujourd'hui. Cet appui tu peux nous le donner, avant tout en t'abonnant et en faisant abonner tes camarades. Tu peux aussi nous donner cet appui en souscrivant un abonnement de soutien, qui ne coûte encore que 500 francs par an.

C'est par ton effort que nous arriverons réellement à donner "la parole aux travailleurs".

POUVOIR OUVRIER

Envoyer les mandats à "Socialisme ou Barbarie",
42
42 rue René Boulanger - Paris IOème - C.C.P. Paris II 987-I9.

LA PAROLE AUX TRAVAILLEURS

LES RELATIONS HUMAINES

Dans mon atelier, l'autre matin, 2 ouvriers se sont battus. Ils ne se sont ni frappés, ni blessés, simplement bousculés. Il n'y a eu ni bleu, ni bosse, ni sang et pourtant il y aura sanction.

Le rythme du travail n'a pas pour effet d'adoucir le caractère des gens, cela tout le monde est d'accord pour le constater. Les hôpitaux, les maisons de santé regorgent de travailleurs dont les délais ruinent la santé. Mais de cette constatation la direction ne tire aucune conclusion pratique, la seule chose que demandent les chronos et les contremaîtres c'est l'énervement dans le travail et le calme dans les rapports humains, être vif avec les pièces et doux avec les individus. Malheureusement, les deux choses ne vont pas de pair.

Il y a cependant des personnes à qui dans l'usine sont épargnés les inconvénients du rythme de travail. Ces personnes sont la maîtrise. Leur travail n'a rien d'épuisant et ces gens peuvent conserver facilement pendant toute la journée le contrôle de leurs gestes et de leur humeur. De plus, la direction leur enseigne les subtilités des rapports humains. En effet, chez Renault il y a un service créé spécialement à cet effet, c'est le service des relations humaines. Pour apprécier les résultats de cet enseignement, il faut reprendre notre histoire.

Dans cet atelier, le contremaître entretient des rapports amicaux avec ses ouvriers. Il est affable, souriant et plaisante parfois avec eux. Il nous connaît depuis de longues années, alors il y a - ou on pourrait le croire- des liens affectifs entre maîtrise et ouvriers. Ce sont des choses qui existent et qui remplissent d'admiration les rédacteurs du bulletin d'information Renault que nous recevons tous les mois. Mais pour ce qui est de notre contremaître, nous avons constaté que son attitude amicale avait le don de se transformer en l'espace de quelques secondes en la pire des animosités. Bien qu'il ne soit pas surmené par les cadences, il a suffi de cet incident pour le mettre en colère, pour qu'il téléphonne au chef d'atelier et pour que subitement la bousculade se grossisse et devienne une véritable affaire d'Etat. Les deux ouvriers ont comparu devant les chefs réunis et on leur a demandé d'abord de raconter les causes et les raisons de leur différent. Comme les deux intéressés refusaient de se livrer à ce petit exercice, alors notre gentil contremaître s'est métamorphosé. Il a demandé qu'on licencie sur le champ les deux coupables. Tout cela évidemment avec pour but d'impressionner beaucoup plus le chef d'atelier que les deux ouvriers en question. De toute façon, il n'en est pas moins vrai que les deux accusés auront des sanctions et de la mise à pied sans doute pour récompenser le zèle de notre contremaître. Il est vrai que les jours suivants l'attitude de ce dernier sera la même qu'au préalable. Il viendra serrer la main, comme un vieil ami, à ceux qu'il a voulu faire licencier.

Nous les ouvriers, nous ne connaissons pas les cours de relations humaines, c'est pourquoi sans doute nous nous bousculons de temps à autre, mais malgré cela il ne viendrait à l'idée d'aucun de faire licencier l'un d'entre nous et celui qui réussirait une chose semblable pourrait bien s'attirer des ennuis plus sérieux qu'une bousculade. Mais nos contremaîtres ont appris d'autres procédés qui consistent à être amis avec les ouvriers quand ils sont avec eux et à être leurs ennemis, quand ils sont avec leur chef.

Cette attitude, nous, nous ne l'appelons pas "relations humaines". Nous avons un autre nom pour la qualifier. Malheureusement, il ne nous est pas possible de le dire ici.

Extrait du n°14 de "Tribune Ouvrière" (publié par un groupe d'ouvriers de la Régie Renault) :

IL FAUT SE DEBROUILLER

L'augmentation de l'intensité du travail ne se fait pas seulement par l'intermédiaire des temps; elle se fait aussi en exigeant de plus en plus de précisions à l'ouvrier.

Plus le contrôle exige de précision dans une pièce, plus le compagnon doit y passer de temps. Cela semble une évidence pour tout être humain normalement constitué. Cependant, l'organisation de l'usine est faite de telle façon que les services de contrôle et les services de chronométrage s'ignorent les uns les autres. Le contrôle parle en 1/10 ou en 1/100 de mm, le chrono parle en épaisseur de matière à enlever en temps d'usinage. Qu'il faille plus de temps pour faire une pièce au 1/10 ou au 1/100 de mm. au compagnon que pour enlever 1 ou 3 mm de matière, la règle à calcul du chrono ne le comprend pas. Par contre, un contrôleur vous dira qu'il n'a rien à voir avec le temps passé.

Chacun dans sa matière exige l'un précision, l'autre vitesse. Si vous ajoutez à ce tableau un troisième personnage, la "maîtrise" qui veut que l'ouvrier soit collé à sa machine comme une mouche à son excrément, la situation devient infernale.

Résumons :

POUR ETRE PRECIS, IL FAUT :

1° Ne pas être pressé, ni par les délais, ni par les cadences.

2° Pouvoir de temps en temps se divertir, bouger de sa place.

3° Trouver l'outillage nécessaire.

POUR ETRE VITE, IL FAUT :

1° Ne pas être précis.

2° Pouvoir de temps en temps s'arrêter et se changer les idées et, par là même, changer de place.

3° Avoir l'outillage nécessaire ou le trouver quand on le désire.

POUR ETRE ASSIDU A SA MACHINE, IL FAUT :

Avoir une vie intérieure très intense qui puisse vous faire penser à toute autre chose qu'à votre travail, surtout quand il s'agit de répéter pendant toute une journée trois ou quatre mouvements successifs. Mais, dans ce cas, on ne peut être ni précis ni obligatoirement rapide.

POUR AVOIR L'OUTILLAGE NECESSAIRE, IL FAUT :

Le plus souvent avoir beaucoup de chance pour tomber juste au moment où l'outillage est disponible. Il faut surtout avoir beaucoup de patience pour l'attendre lorsqu'on ne le trouve pas.

L'organisation des services est tellement séparée qu'elle place l'ouvrier dans l'impossibilité de contenter tout le monde. D'ailleurs ce n'est un secret pour personne et aussi bien le chrono que le contremaître demanderont à l'ouvrier qu'en fin de compte,"il se débrouille".

Lorsqu'on demande à une machine plus qu'elle ne peut donner, elle s'arrête. L'ouvrier a donc cet avantage, c'est qu'on peut lui demander toutes les choses les plus absurdes, il arrive souvent à les réaliser (à se débrouiller). La seule possibilité de fonctionnement de l'usine est liée à ce que l'ouvrier a justement cette supériorité sur la machine, c'est qu'il réfléchit et qu'il fait son travail, non pas comme chacun des services voudrait qu'il le fit, mais selon les possibilités réelles.

Quand on dit à l'ouvrier de se débrouiller, c'est qu'on considère qu'il est un homme qui réfléchit et qui peut faire cadrer même des choses impossibles. Le malheur c'est qu'on le considère comme un homme seulement lorsqu'il faut pallier toute l'absurdité d'un système. Lorsqu'il s'agit aussi bien de déterminer le système de production et de la société, là l'ouvrier redevient ce qu'on se proposait qu'il soit : une machine à exécuter les ordres des autres. Une bonne brute qui n'est capable que de produire, de faire fonctionner sa force, et non son cerveau.

Et si un jour les ouvriers prenaient la chose à la lettre et refusaient de se débrouiller, qu'adviendrait-il de la production ?

Mais renversons la question : si un jour les ouvriers, puisqu'ils savent se débrouiller, consentaient à se débrouiller pour organiser, eux-mêmes, toute la production et orienter cette production à leur profit ? C'est ce débrouillage là que nous voulons que les ouvriers réalisent.